

Christophe
DUFOSSÉ

DÉVOTION

roman

Dévotion

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

L'Heure de la sortie, 2002
La Diffamation, 2004

Christophe Dufossé

Dévotion

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2006*

Extrait de la publication

« À partir de ce moment, nous étions simplement des gens différents. Pas nouveaux ; différents. »

**Russell Banks,
*De beaux lendemains***

Pour A.

Le premier souvenir douloureux de ma vie avec Marion date de l'hiver 86.

C'était au mois de novembre, le mois où deux otages du Liban avaient été libérés et où Action directe avait abattu Georges Besse, le PDG de Renault. Le mois où Thierry le Luron que je détestais était mort et où les lycéens avaient protesté contre la loi Devaquet, la plus importante mobilisation depuis 1968.

D'une manière générale, pour les gens qui l'avaient vécue, l'année 86 était évoquée dans les conversations comme l'année Tchernobyl. Pour moi, cette année est restée dans ma mémoire comme l'année Marion.

Ma fille devait avoir dix ans et moi pas loin de trente. Nous étions dans la cour de notre maison à Roubaix et nous entendions les cris des étudiants sur les boulevards. Elle portait ses bottes rouges qui lui donnaient l'air d'une princesse dans un conte de pays froid. En partant, sa mère m'avait demandé de ne pas la ramener trop tard. Je lui avais répondu que je ferais ce que je pouvais et elle m'avait

dit brutalement : « Je préférerais que tu fasses ce que je veux, moi ! » Ce genre d'échange résumait la situation entre nous à l'époque. Une fois encore, j'avais vu sur le visage de Lucille cette lueur belliqueuse, ce manque de confiance qui caractérisaient ses rapports avec moi depuis que nous n'étions plus ensemble.

Mon ex-femme Lucille était la petite-fille du célèbre Francis Van Heidman, l'empereur de la porte-fenêtre sur mesure qui régnait sur le Hainaut et les Flandres depuis deux générations. Son père était professeur de littérature comparée à l'université d'Arras et sa mère traduisait des romans sentimentaux. Elle était fille unique, petite-fille unique, et elle était à peu près ce qu'il est convenu d'appeler une mère modèle. Je ne pouvais que me plier.

Tous les samedis, je quittais mon appartement un peu avant midi pour prendre Marion. C'était un arrangement que nous avions conclu, Lucille et moi, au terme de discussions aussi orageuses qu'inutiles. Nous avions vécu une dizaine d'années ensemble. J'aimais Lucille et je ne souhaitais pas cette séparation mais elle ne supportait plus ma façon de vivre austère et retirée, une existence qu'elle jugeait sans joie. Elle venait d'avoir trente-deux ans et désirait connaître autre chose.

Elle avait employé tous les moyens pour me persuader de lui laisser notre maison de Roubaix et je ne m'y étais pas opposé. Elle en avait profité pour changer la serrure de la porte d'entrée, ce qui mit un terme à nos relations. J'avais décidé de prendre un appartement à Lille, un petit trois pièces près des grands boulevards qui ceinturent la ville,

choix qui détermina au fil du temps une sorte de ligne Maginot affective entre nous.

Quant à Marion, c'était alors une petite fille au tempérament difficile, encore plus imprévisible que la moyenne des enfants de son âge. Quelquefois elle m'attendait sur les marches du perron, quelquefois elle n'était pas encore levée pour mon arrivée. Un jour, elle s'était même cachée dans le placard et nous l'avions retrouvée au bout de deux heures.

Je l'emmenais en général au parc Barbieux parce qu'elle aimait donner du pain aux canards. Ensuite nous avions l'habitude d'aller aux balançoires puis nous allions au zoo. Parfois aussi je l'emmenais au cinéma — cette option dépendait de ce qui était au programme — ou nous allions à la piscine, mais jamais nous ne faisons autrement que de commencer par le parc Barbieux. C'était son début de circuit préféré.

Ce jour-là, elle avait emporté du pain sec et, assis sur un banc, je la regardais l'émietter avec ses petites moufles qu'elle ne voulait pas retirer à cause du froid. Il y avait du gel sur les feuilles tombées par terre. Des morceaux de glace flottaient à la surface de l'eau comme des squames grises et banches. Le thermomètre avait affiché moins deux toute la semaine et le froid était parti pour continuer. Les gens parlaient déjà d'effet de serre. Mais je pensais que l'effet de serre devait réchauffer l'atmosphère, pas la refroidir.

Le ciel était couleur de cendre, avec de petits éclats de blanc là où le soleil était passé. Il y avait beaucoup de

monde malgré la température. Des couples, des personnes âgées, des adolescents qui jouaient au football et des vendeurs de barbe à papa. Une femme était passée près de nous, portant deux caniches noirs. Elle était vêtue d'un long manteau de fourrure gris et portait ses petits chiens au creux de chaque bras. Ils avaient l'air de pointer leur nez hors d'une caverne de fourrure.

Les canards glissaient sur le lac jusqu'à Marion tout en ignorant les autres enfants qui jetaient également du pain. Elle avait toujours eu une sorte de fluide avec les palmipèdes. Ils relevaient la tête, immobiles comme des horseguards à Buckingham Palace, guettaient le prochain morceau et fonçaient dès qu'il atterrissait sur l'eau. De temps en temps, elle tournait la tête vers moi en souriant et j'étais simplement heureux d'être là, avec elle.

J'avais toujours voulu être père. Avant d'avoir Marion, je voulais un enfant à tout prix : garçon ou fille, peu importe. Je voulais avoir un ami, un véritable ami dans un monde que je ne jugeais pas très amical. J'avais envie d'un être à qui j'apprendrais à nager, que j'emmènerais au parc et pour qui j'inventerais des histoires. Je voulais emmener mon gosse au restaurant chinois le dimanche midi et choisir pour lui des mets inconnus en donnant simplement les numéros au serveur. Je voulais qu'il voie tous les dessins animés de la création, qu'il ait toutes les bandes dessinées imaginables. Je voulais rester debout la nuit entière s'il était malade et l'accompagner à ses leçons de guitare. Au fil des années d'adolescence, c'était même devenu ma principale ambition.

Je regardais les magnifiques cheveux auburn de Marion, longs jusqu'aux épaules. Elle me faisait penser à un petit papillon trempé dans l'émail d'une broche alors qu'il n'avait pas fini de sortir de sa chrysalide. Elle était déjà si jolie et si maligne en tout — sauf dans les matières scientifiques — que je me demandais ce qu'elle allait devenir. C'était un sujet d'inquiétude permanent pour Lucille et moi depuis la maternelle car, à l'époque, personne ne remettait en question la sélection par les mathématiques et les sciences.

Les conseillers d'orientation sous-entendaient qu'une faiblesse dans ces matières était le passeport idéal pour le chômage, ou tout du moins on donnait l'impression aux parents que leur enfant allait rater sa vie. Lucille aimait qualifier Marion de « cérébrale » plutôt qu'« intelligente », ce qui me donnait la vision intimidante d'une intelligence à la croissance désordonnée, comme une vigne qui allait finir un jour par étouffer l'arbre. Pour moi, Marion possédait un mélange équilibré de curiosité et d'arrogance. Pour cette raison, je la voyais en future romancière, ou en sociologue.

Lorsque j'avais son âge, j'étais candide et appliqué, un peu ennuyeux, et je voulais devenir « vétérinaire arboricole ». J'étais la caricature de tout ce que Marion n'était pas, à savoir le petit scientifique en herbe. J'habitais dans le Loiret et me promenais en forêt d'Orléans avec mon père en appliquant un stéthoscope que l'on m'avait offert pour mon anniversaire contre le tronc des chênes, à l'écoute de leur vie intime.

Les enfants me semblent plus sûrs d'eux, à présent.

En me retournant, j'avais aperçu une femme de mon âge qui jouait avec un golden retriever en lui lançant un bâton. Je n'ai jamais compris pourquoi les chiens sont assez stupides pour rapporter les objets qu'on leur lance. C'est une chose qui m'a toujours laissé perplexe. À un moment, le bout de bois est tombé à côté de mon banc. Le chien a effrayé les canards en arrivant et les a fait se carapater dans l'eau. Je me suis levé pour ramasser le bâton et il s'est arrêté, attendant de voir ce que j'allais en faire.

La femme attendait aussi, les mains sur les hanches et le corps rejeté en arrière dans une attitude de défi. Au bout d'une minute, elle s'est rapprochée sans me quitter des yeux. J'avais toujours le bâton à la main. Pendant tout ce temps, le chien était resté assis sur ses pattes arrière à me regarder, l'air interloqué, en tournant parfois la tête vers sa maîtresse.

— Vous le gardez pour une course de relais ? m'avait-elle dit en retirant son gant droit.

Elle avait la voix allongée, presque ironique. Comme je ne répondais rien, elle m'avait tendu sa main droite en s'approchant encore un peu. Je ne savais pas si elle voulait le bâton ou me serrer la main.

— Béatrice Verspieren, enchantée.

— Simon Kolveed.

J'avais pris sa main dans la mienne et répondu que j'étais enchanté, moi aussi. Elle devait avoir trente-quatre à trente-huit ans, portait de légères traces de maquillage,

unique concession à la conscience de son âge. Elle avait la pâleur de l'hiver et des cheveux blond cendré, coupés avec une frange, et des yeux verts expressifs. Elle avait l'air de quelqu'un qui a le sens des gens.

Son regard était suspendu quelque part derrière moi.

— C'est votre petite fille, là-bas ?

Je m'étais retourné et vis Marion qui nous souriait en nous faisant des grands signes. J'allais répondre quand la femme a levé le bras gauche pour lui adresser un petit signe en retour. Au moment où elle l'a abaissé, à mi-chemin, elle a repoussé une mèche derrière son oreille.

— Elle vous aime bien, ça se voit, a-t-elle ajouté.

Je n'avais rien répondu. Au bord de l'étang, pas très loin de Marion, il y avait un chien noir, haletant, le regard en l'air, fixé sur un Frisbee. Son maître a levé le Frisbee et le chien avait l'œil fixé dessus, comme pétrifié par un rai de lumière tombé du ciel. Le Frisbee s'est envolé, a décrit une courbe, et le chien a happé le disque au moment où il est tombé. La scène semblait se dérouler dans un ralenti irréel. Nous avons marché en nous éloignant légèrement de l'étang.

— Il y a longtemps que vous êtes divorcé ? avait-elle demandé.

— Ça se voit tant que ça ?

— Comme le nez au milieu de la figure.

— On est séparés depuis un peu plus de six mois.

— Elle habite dans le coin ?

— Oui, à côté, rue Gustave-Delory. C'est pour cette raison que j'ai pris un appartement à Lille.

— Vous avez dit ça d'un ton amer : « C'est pour cette raison que j'ai pris un appartement à Lille. » Ça n'a pas l'air de vous plaire !

— Ah bon !

J'ai levé les yeux vers les arbres. Ce n'était pas un aspect de ma vie que j'avais envie de commenter. Les feuilles étaient tombées, mais des geais et des corbeaux noircissaient les arbres. Certains se dirigeaient vers le sud, d'autres restaient et picoraient le sol durci à la recherche de graines. Après un moment de marche silencieuse, nous avons continué à parler de choses et d'autres. Elle aussi était séparée de son mari avec qui elle entretenait une relation ambiguë. Il était parti avec un type de cinquante ans après avoir découvert tardivement son homosexualité. Elle l'aimait toujours et lui pardonnait. C'était évident à l'affection qu'il y avait dans sa voix lorsqu'elle parlait de lui, et qui contrastait avec le ton sarcastique qu'elle employait pour d'autres sujets.

La lumière grise lui fonçait les cheveux. Les racines étaient visibles sous la teinture blonde. Je me sentais merveilleusement bien avec elle. C'était une sensation que j'avais presque oubliée. Elle marchait légèrement devant moi. Je ne m'étais pas rendu compte en nous promenant à quel point nous avions dérivé jusqu'à l'extrémité ouest du parc, le chien sur nos talons.

Des gamins déchaînés étaient en train de jouer au football et se jetaient les uns sur les autres avec une sauvagerie inouïe. Alors que nous nous rapprochions à une dizaine de mètres, le ballon ralentit sa course et les gosses cessèrent de

jouer. Je crus que l'un d'eux nous désignait du doigt. Je leur fis signe de continuer mais ils restaient immobiles et regardaient derrière nous. La femme se retourna brusquement et braqua son visage en direction de ce qu'étaient en train d'observer les gamins.

— Votre fille, là-bas ! hurla-t-elle en pointant son doigt au-dessus de mon épaule droite.

Je me retournai pour voir Marion au loin en compagnie d'un grand type en imperméable avec un bonnet de marin sur la tête. Il la maintenait face à lui en lui agrippant l'épaule gauche. Les gens autour ne prêtaient pas vraiment attention à eux. De l'endroit où j'étais, je ne pouvais pas voir ce qu'il était en train de faire avec la main droite qu'il dissimulait derrière un pan de son vêtement. Tout à coup, Marion sauta en arrière comme si un essaim d'abeilles l'avait piquée. Je dévalai la pente du parc comme un fou en criant le prénom de ma fille. L'homme m'aperçut et s'enfuit les poings enfoncés dans ses poches, en maintenant les pans de son Burberry's sur ses cuisses.

Je me précipitai sur lui et l'attrapai en lui coinçant la tête avec mon bras pour le neutraliser. Dans un accès de rage, je le projetai la tête la première contre un arbre. L'impact fut tellement fort que je crus l'avoir tué. Il y avait eu un bruit si réel, un choc si violent puis une résonance sourde. J'avais l'impression que l'arbre vibrait. Les gens autour s'étaient tassés sur eux-mêmes, l'œil agrandi, presque liquéfiés.

L'homme finit par se relever. Il resta planté devant moi, abasourdi et mou comme une poupée de chiffon, les bras ballants. Il me dévisagea attentivement pour savoir ce que

j'allais faire. Il avait des yeux sombres, durs, à la fois vicieux et craintifs. Il gardait ses mains dans le dos et je pensai qu'il cachait un couteau. Je regardai dans la direction de Marion. Elle était en compagnie de Béatrice. Elle hurlait, se débattait alors que la femme essayait de la raisonner. Ses cris résonnaient dans tout le parc qui semblait frappé d'immobilité et de stupeur. Le type profita de cet instant d'inattention pour s'enfuir. Je renonçai à le poursuivre pour m'occuper de Marion.

Elle pleurait en se cachant les yeux dans les mains. Je me suis approché lentement. Je n'étais pas sûr de savoir ce qui était arrivé vraiment. Je m'attendais au pire, comme toujours. Au moment où j'allais m'agenouiller devant elle, la femme m'écarta de la main sans me regarder, en me demandant de les laisser quelques minutes. Le golden retriever était assis sur ses pattes arrière à côté de Marion et regardait la scène en hochant la tête. Je m'écartai sans les quitter des yeux.

La femme avait sorti un mouchoir de sa poche et essuyait quelque chose de poisseux qui imprégnait les cheveux de Marion. Je serrai les poings, impuissant, et jetai des coups d'œil dans la direction où s'était enfui le type. Encore à présent, j'ai un haut-le-cœur chaque fois que je revois cette scène. La jeune femme prit Marion dans ses bras et me demanda où j'étais garé. Ma voiture était au milieu de l'avenue du Peuple-Belge, à cent cinquante mètres à peine de là où nous nous trouvions. Pendant toute la durée du trajet à pied, Marion resta blottie dans les bras de la femme, la tête nichée dans son cou. Lorsque je me

Christophe DUFOSSÉ


DÉVOTION

Christophe Dufossé est l'auteur de *L'Heure de la sortie* (Denoël, 2002, prix du Premier Roman) et de *La Diffamation* (Denoël, 2004).

J'avais toujours voulu être père. Avant d'avoir Marion, je voulais un enfant à tout prix : garçon ou fille, peu importe. Je voulais avoir un ami, un véritable ami dans un monde que je ne jugeais pas très amical. J'avais envie d'un être à qui j'apprendrais à nager, que j'emmènerais au parc et pour qui j'inventerais des histoires...

Entre Simon Kolveed et Marion, sa fille de dix ans, le lien s'est rompu. Ils ne peuvent plus vivre ensemble. Pourtant, au fil des années, Simon comprend que seule sa fille lui permet de se sentir vivant. Alors il la retrouve. Ils se parlent. Mais que veut-elle ? Y a-t-il pour lui une autre place que celle de l'étranger ?

DENOËL
www.denoel.fr

B 25884.9  03.06
ISBN 2.207.25884.X
15 €

Extrait de la publication

